Zeitschrift: Bulletin de l'Association Pro Aventico

Herausgeber: Association Pro Aventico (Avenches)

Band: 16 (1954)

Artikel: Les docécaèdres gallo-romains en bronze, ajourée et bouletés : a propos du dodécaèdre d'Avenches

Autor: Deonna, W.

Kapitel: VI: Les dodécaèdres et la consultation par le sort

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-242288

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nées par une sphère creuse, ajourée elle aussi d'ouvertures circulaires qu'entourent des cercles concentriques,[1] motif qui peut avoir eu un sens astral et talismanique, comme ceux qui ornent la tête d'autres épingles.[2] (Fig. 18).

VI. LES DODÉCAÈDRES ET LA CONSULTATION PAR LE SORT

Les dodécaèdres ajourés et perlés symboliseraient donc l'Univers ou le Ciel, comme le dodécaèdre pythagoricien et platonicien dont ils sont issus. Leur destination demeure-t-elle problématique ? Leur nombre relativement considérable, une cinquantaine, atteste qu'ils n'étaient pas exceptionnels, mais d'emploi courant.

Un usage cultuel n'est pas impossible, mais ne peut être retenu, tant qu'un exemplaire n'aura pas été découvert dans un lieu précis de culte. La présence dans des trésors monétaires atteste, dit-on, qu'on leur attribuait « une grande valeur » ;[3] mais on enfouissait avec les monnaies des objets d'usage divers auxquels on tenait. Le dépôt dans les tombes est justifié par leur sens symbolique, mais n'est pas à lui seul indice suffisant, car le mobilier des tombes renferme autant d'objets profanes que religieux. On remarquera toutefois que la plupart des dodécaèdres provient d'établissements publics et laïques, camps militaires, thermes, et cette fréquence paraît indiquer qu'ils ont eu un rôle pratique. Pour que celui-ci paraisse vraisemblable, il convient de tenir compte du sens symbolique du dodécaèdre, ce qui élimine la plu-

---

[1] Déchelette, Manuel, II, 324, fig. 127, No 5, 6 ; Deonna, Les croyances, 329, fig. 41.

[2] ex. disque plat, avec croix cantonnée de quatre globules, Savièze, Heierli, Urgeschichte d. Schweiz, 1901, 250, fig. 234. — disque, fixé horizontalement sur la tige, avec soleil rayonnant, Peschiera, Montelius, La civilisation primitive en Italie, I ; Italie septentrionale, 1895, série B, pl. 7, No 24 ; Munro, Palaeolithic Man and Terramare Settlements, in Europe, 1912, pl. LII. — Rouelle terminale, Déchelette, II, 323, fig. 126. — Age du bronze.

[3] Coulon, 257 ; ex. Saint-Venant, 3 sq., 47, No 31 (Saint-Parize-le-Chatel).

part des hypothèses énumérées plus haut, et ne laisse subsister que celle d'un jeu divinatoire,[1] d'une consultation par le sort. Plusieurs dodécaèdres ont des traces d'usure, témoignant de leur usage,[2] et Saint-Venant, partisan de l'hypothèse « jeu d'adresse ou de hasard », y reconnaît un instrument « certainement destiné à être jeté ».[3]

La sphère de l'univers est une balle, avec laquelle jouent les dieux.[4] Zeus enfant la reçoit de sa nourrice Adrasteia, quand il s'amuse dans l'antre de l'Ida.[5] Eros la reçoit de sa mère Aphrodite, en récompense, quand elle désire qu'il aille enflammer d'amour Jason pour Médée,[6] lui, le dieu cosmique, que la divinité, selon Parménide,[7] a créé avant tous les autres ; lui, le premier moteur du monde.[8]

---

[1] A propos de l'hypothèse « bilboquet », ci-dessus, II, No 8, noter que les Esquimaux y jouent pour hâter le retour du soleil. Frazer, Les origines magiques de la royauté, 1920, 110. — Utilisation magique du «bilboquet», P. Rivet, AFAS, 1924, 566 ; Cintas, Amulettes puniques, 1946, 99-100.

[2] Saint-Venant, 12, « accidents et usure dont ont été victimes plusieurs objets » ; ibid., 14, détérioration par le feu : ibid., 31 : « on peut observer sur la plupart des échantillons, que les parties saillantes de leurs boules sont usées comme par un long service, et que les arêtes rectilignes, plus ou moins arrondies par l'usage, portent de nombreuses marques de chocs, comme aussi les bords des orifices » ; H. Michel, Rhodania, Compte rendu du 3e Congrès, Besançon, 1921 (1922), 70, remarque, sur le dodécaèdre de Besançon, que les deux grandes ouvertures à l'opposite d'une de l'autre sont « les seules ayant des traces d'usure et ne portent aucun des filets d'ornementation que l'on voit répétés autour de toutes les autres perforations ».

[3] Saint-Venant, 27, 31 : « on pouvait également laisser glisser et rouler l'objet sur un plan incliné... ou bien encore projeter le dé à distance sur une surface courbe... Il serait aisé d'inventer nombre d'autres combinaisons analogues... Il n'en demeure pas moins à peu près certain que l'instrument devait être lancé ».

[4] sur ce jeu de balle cosmique, Babelon, Gaz. arch., VI, 1880, 30 sq. ; Deonna, Le symbolisme de l'acrobatie antique, 1953, 112, L'acrobate et les sphères ; jeu rituel, Frazer, Le bouc émissaire, trad. 1925, 160.

[5] Apoll. Rhod., III, 132 sq. ; Gaz. arch., VI, 1880, 32, et n. 7 réf.; Babelon, un très beau jouet de Zeus, celui que lui fit sa nourrice Adrasteia, alors que dans l'antre Idaien, il s'amusait en enfant » ; Gaz. arch., VI, 1880, 32 et n. 4, réf. ; Eisler, Weltenmantel und Himmelszelt, II, 700, n. 8.

[6] Apoll. Rhod., III, 132 sq. ; Gaz. arch., VI, 1880, 32, et n. 7, réf. ; Babelon, Eros sphériste, Gaz. arch. VI, 1880, 31 sq. ; 1875, 117 sq. ; A. Gillies, The Ball of Eros, Classical Rev., XXXVIII, 1924, 50-1. — Cf. la sphère cosmique, ouvrage d'Uranie, qu'Hyménée offre en prix au concours du kottabos avec Eros, Nonnos, Dionysiaques ; ci-dessus.

[7] « Avant tous les autres, elle (la divinité) a créé l'Amour » ; cf. Rey, La jeunesse de la science grecque, 1933, 344, No 13.

[8] Cf. Dante, Inferno, III, 6 : Dieu, « la somma sapienza e il primo amore » ; Paradiso, I, 74 : « Amor che il ciel governi » ; XXXIII, 145 : « L'Amor che muove il sole e l'altre stelle. — « E il Sole montava in su con quelle stelle — Ch'eran con lui, quando l'amor divino — Mosse da prima quelle rose cose belle »...

Le monde est une toupie, un sabot, un toton, qu'il font tournoyer, « comme un ange cruel qui fouette des soleils ».[1] Hermès, patron de la cléromantie, de la divination par les sorts,[2] y joue, sur une peinture de vase grec ;[3] car ce jeu est souvent rituel,[4] oraculaire.[5]

Aux dés, les dieux décident le sort des humains. « Du combat, les dés d'Arès décideront »...[6] « Celui qui agite les dés , le trompeur Chalybe, émigré de Scythie, dur partageur de patrimoine... a déjà, en secouant les dés, décidé... »[7]

Avec des pions, ils jouent à la πέττεια. Pour Héraclite, le Temps éternel, l'Aion, est un enfant qui joue aux dames[8] Αἰών παῖς ἐστι παίζων, πεττεύων comme le fait Tyché avec le sort des mortels,[9]

« Souviens-toi que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup... »[10]

Le motif du damier, ou de l'échiquier, sur les cases duquel on manœuvre les pions, est très ancien en pays

---

[1] Baudelaire, Le Voyage :
« Nous imitons, horreur ! la toupie, la boule
Dans leur valse et leurs bonds ; même dans nos sommeils
La Curiosité nous tourmente et nous roule
Comme un ange cruel qui fouette des soleils »
Francion songe qu'il est dans le ciel. Il voit des hommes qui font tourner la sphère du monde avec des cordes, comme une toupie, et « des femmes qui ne faisaient que donner un coup de la main sur un des cercles et les faisaient tourner comme des pirouettes ». Ch. Sorel, La vraie histoire comique de Francion, 1622 ; cf. Les Préclassiques français, éd. Cahiers du Sud, 1952, 335.

[2] DA, s.v. Divinatio, 301, n. 128, réf.

[3] Minto, Di una singolare figurazione di Hermes, Att. r. Accad. Scienze di Torino, LIX, 1923, 132 ; cf. Rev. ét. grecques, XLI, 1928, 281.

[4] chez certains primitifs, lors de travaux agricoles en relation avec les saisons et par suite avec les phénomènes cosmiques, Lévy-Bruhl, La mentalité primitive, 1922, 357.

[5] jeu fait par des enfants non pubères, comme interprétation d'un oracle, P. Courcelle, L'oracle d'Apis et l'oracle du jardin de Milan, Rev. hist. rel., CXXXIX, 1951, 216 (sabot, 219).

[6] Eschyle, Les sept contre Thèbes, 414 ; éd. Budé, 1920, I.

[7] ibid., 729 ; éd. Budé, I, 729. — Roscher, s.v. Chalybs, fils d'Arès, d'après lequel une peuplade scythique du Pont, les Chalybes, aurait été dénommée.

[8] Burnet, L'aurore de la philosophie grecque, trad. Reymond, 1919, 146, n. 4; 155, n. 79. Lucien, dans les sectes à l'encan, se moque de cette formule d'Héraclite. — Eisler, Weltenmantel und Himmelszelt, II, 700 et n. 6, 7, 8 (texte et commentaire).

[9] Phil. Alex. τύχης ἄνω καὶ κάτω τὰ ἀνθρώπεια πεττευούσης. cf. Eisler, II, 700, n. 6.

[10] Baudelaire, Les Fleurs du Mal, L'Horloge ; cf. Chérix, Commentaire des Fleurs du Mal, 1949, 310.

méditerranéen, et répandu partout ; on lui a donné une origine et un sens religieux, prophylactique.[1] En Egypte,[2] le jeu de dames est un passe-temps favori des défunts ; on déposait souvent dans leurs tombes des damiers, avec des pions ou des osselets par lesquels on réglait la marche du jeu, et certaines vignettes du Rituel funéraire les montrent ainsi occupés dans l'autre monde.[3] Dans le conte Satni Khamois, les 52 pages qui accompagnent la belle Thouboui sont les 52 pions de l'échiquier magique, animés et incarnés pour servir d'escorte à la princesse Ahouri dans son excursion au monde des vivants.[4] Le damier est connu de l'art minoen ;[5] il orne la voûte des tombes étrusques.[6] Les monuments funéraires grecs et romains montrent des personnages qui jouent aux dames ou aux échecs,[7] comme y joue la Mort, sur des gravures et des peintures chrétiénnes.[8] Car ce jeu est l'image du monde, où les dieux et le sort meuvent à leur gré les pièces de la destinée humaine.[9] Héraclite disait :

« Et c'est la même chose en nous, ce qui est vivant, et ce qui est mort, ce qui est éveillé et ce qui dort, ce

---

[1] Macchioro, Das Schachbrettmuster in der Mittelländischer Kultur, Mannus, IV, 351 sq. ; cf. Rev. hist. rel., 67, 1913, 399 (l'Egypte aurait inventé ce motif et l'aurait répandu) ; Gärte, Die symbolische Verwendung des Schachbrettmuster im Altertum, ibid., VI, 349 sq. (il serait la terre divisée en régions et entourée par l'Océan).

[2] Th. Devéria, Les jeux de dames en Egypte, Mém. et fragments, II, 1897, 83 ; Birch, Le roi Rhampsinite et le jeu de dames, Rev. arch. orientale, XI, 1865, 56 ; sorte de jeu de dames, reconstitué par Jéquier, cf. Chronique d'Egypte, No 9, 1930, 124 sq.

[3] Maspero, Contes populaires de l'Egypte ancienne (4), 1911, 142, n. 2.

[4] ibid., LXIV, 145.

[5] Evans, The Palace of Minos, II, 600 (pense à une origine égyptienne).

[6] Weege, Etruskische Malerei, pl. 3 (tomba delle Leonesse) ; pl. 19 (tomba dei Leopardi) ; pl. 23, 24 (tomba del Letto funebre) ; pl. 24 (tomba del Triclinio).

[7] JOAI, 8, 1905, 295 sq.

[8] Fornvännen, 1946, 38 sq. fig.

[9] Osmar Khayyam, trad. Roger-Cornaz :
« Tout n'est qu'un échiquier de jours et de nuits
Ou le destin s'amuse des humains.
Il les avance et les recule et les abat,
Il les remet un à un dans la boîte ».
V. Hugo, Contemplations. A qui donc sommes-nous ; sur le ciel le poète voit « deux grandes mains qui déplaçaient les astres» - Sur le noir échiquier. - Les textes védiques de l'Inde connaissent cette notion du dieu qui joue aux dés le sort des humains, du monde.

qui est jeune et ce qui est vieux : les premiers sont changés de place et deviennent les derniers, et les derniers sont changés de place et deviennent les premiers »,[1] ce que Burnet commente ainsi : « Je prends ici μεταπεσόντα dans le sens de « mus », d'une γραμμή, ou division du jeu de dames à une autre.[2] La vie est une partie d'osselets, de trictrac, de dés.[3] L'être humain est une balle, une sphère, une bulle, thème fréquent de la littérature ancienne et moderne :[4] « Les dieux s'esbatent de nous à la pelote et nous agitent à toutes mains ».[5] « Je suis une balle que frappe la destinée, jouet du hasard, et jeu du temps... »[6] « Vitae humanae sphera ».[7] Parfois ces pions inertes s'animent, et deviennent des êtres vivants sur l'échiquier du sort, comme dans le conte de Satni Khamois, divertissement d'origine symbolique perpétué dans les temps modernes.[8]

Figurés sur les tombes, déposés en elles, ces instruments de jeu symbolisent l'incertitude du sort humain, ses vicissitudes :[9] dés cubiques,[10] icosaèdres,[11] peut-être

---

[1] Burnet, L'aurore de la philosophie grecque, trad. Reymond, 1919, 155, No 78.

[2] ibid., 155, n. 1.

[3] DA, s.v. Tessera, 127 ; s.v. Talus, 31 ; s.v. Divinatio, VI.

[4] Dans la littérature baroque, J. Rousset, La littérature de l'âge baroque en France, 1953, 133. La vie fugitive : la bulle.

[5] Montaigne, De la vanité ; cf. Rousset, 137.

[6] Hofmannswaldau ; cf. Rousset, 136.

[7] A. de la Farge, Emblemata et epigrammata, Genève, 1610, 41.

[8] Dans un roman gallois, jeu d'échecs avec des pièces de bois qui sont animées, Loth, Journal des savants, 1911, 411 — jeu d'échecs avec personnages réels, Haut-Tonkin, L'Anthropologie, VII, 1896, 601, réf. ; à Compiègne, L'Illustration, 1923, 26 mai, 534-5, fig.

[9] C'est sans doute le sens du jeu de dames déposé auprès du mort en Egypte.

[10] Sur la tombe : Anthologie grecque, trad. Jacobs, I, 191, No 422, Léonidas de Tarente : un dé marqué d'un as, le point de Chios ; 192, No 427, Antipater neuf dés qui semblent tomber d'un cornet. « Les quatre premiers marquent le point d'Alexandre ; les quatre autres indiquent la fleur de l'adolescence, le point de l'Ephèbe ; le dernier, le coup de Chios, par son unité, signifie misère et néant » ; 192, No 428, Méléagre : « sur l'extrême bord de sa base est posé un dé tout prêt à tomber... il nous révèle un trépas, par suite d'une chute dans l'ivresse ». — DA, s.v. Tessera, 127. — A l'intérieur des tombes, Déchelette, Manuel, II, 3, 1396 (Italie, Nord des Alpes, époque de la Tène) ; Deonna, Exploration arch. de Délos, XVIII, 1938, Le mobilier délien, 332 sq., réf. — Bachofen, Sul significato dei dadi nei sepolcri, Ann. Inst. Arch. di Roma, XXX, 1858, 141 ; DA. s.v. ; Tessera, 127 et n. 12, réf.

[11] Icosaèdre en cristal, sans marques, dans une tombe d'enfant, près de Rome, de l'époque de Tibère, Antiquarium de Berlin: Zahn, JDAI, 65-6, 1950-1, 264 sq., 268, fig. 4; 279, No 25. Dans cette tombe, aussi une cigale en cristal, 279, No 23, fig. 4 ; 23 ; symbole d'immortalité.

boules,[1] et c'est vraisemblablement le sens des quelques dodécaèdres en bronze bouletés qui en proviennent.[2]

Entre les mains des hommes, ces jeux de hasard peuvent leur prédire l'avenir, comme si le sort se faisait connaître par leur entremise. Grecs et Romains les ont aimés,[3] non seulement comme divertissements, mais aussi comme procédés divinatoires,[4] accordant à leurs réponses la même créance plus ou moins sceptique qu'on accorde aux prévisions de nos voyantes. Ils les ont pratiqués avec des osselets, des pions de formes diverses, des dés cubiqus, les plus usuels, mais aussi avec d'autres polyèdres, inscrits ou non de lettres, de chiffres, qui indiquent la valeur des coups.[5] Certains de ces polyèdres ont 14 faces,[6] d'autres 18,[7] 19.[8] Ce sont surtout des icosaèdres, à 20 faces,[9] en matières diverses, pierre, « faïence égyptienne » (plutôt fritte émaillée), cristal, bronze, provenant de Grèce, d'Egypte, de Russie S., d'Antioche. Heinevetter en énumère 11 exemplaires,[10] Perdrizet

---

[1] boules en cristal dans des tombes de l'époque barbare, Barrière-Flavy. Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule, 1901, I, 220 sq. (hypothèses diverses). On connaît la vertu symbolique et magique du cristal de roche.

[2] cf. plus haut.

[3] Friedländer, Sittengeschichte, 10⁰ ed., I, 256.

[4] Rêver qu'on joue aux dés, et les présages qu'on n'en peut déduire : Artémidore, La clef des songes, trad. Vidal, 1921, 72, livr. III, chap. 1. Le jeu de dé et de trictrac. — F. Heinevetter, Würfel- und Buchstabenorakel in Griechenland und Kleinasien, 1912 ; Dornseiff, Das Alphabet in Mystik und Magie (2), 1925, 151, Buchstaben beim Lösen ; DA, s.v. Divinatio, 20, No VI ; s.v. Tessera, 125, II ; s.v. Latrunculi, 992 ; Deonna, Le mobilier délien, 331 sq.

[5] Dornseiff, l.c.

[6] L. Hugo mentionne un dé polyèdre à 14 faces assez irrégulières, au musée Calvet, Avignon ; ci-dessus ; Pro Aventico, V, 1894, 14, n. 2. — Heinevetter en cite un, avec 14 lettres, trouvé dans une tombe d'enfant, 57, et add. p. 50 (on a pensé à un jouet, peut-être servant à apprendre l'alphabet, hypothèse combattue par Heinevetter).

[7] DA, s.v. Tessera, 128, No 3, n. 3-6 ; réf. ; Heinevetter, 58.

[8] DA, Tessera, 128, No 2, n. 2, réf. ; Cagnat-Chapot, Manuel d'arch. romaine, II, 485 (de 18 à 20 faces) ; F. Semrau, Würfel und Würfelspiel im alten Frankreich, 23e Beiheft, Zeitschr. für romanische Philologie, Halle, 1910, 25, (dés à 8, 12, 16, 20 faces).

[9] DA., s.v. Tessera, 128, No 1, n. 1, réf. ; fig. 6816 (Louvre, cristal ; cf. Heinevetter, 50, No 8 ; Cagnat-Chapot, II, 485 ; Dornseiff (2), 1925, 151.

[10] Heinevetter, 48 sq., No 1-8 (le No 9 est un dodécaèdre) ; 57, add., à p. 50, en ajoute 3.

13.[1] L'exemplaire en cristal, d'une tombe romaine d'enfant, au musée de Berlin,[2] ne porte aucune marque, mais la plupart sont inscrits de lettres et de chiffres. Celui de Munich,[3] en cristal, se distingue des autres en ce qu'il montre les 12 signes du zodiaque, à côté desquels deux lettres, dans un ordre certifié par l'astrologue Teukros ; 4 autres faces ont la répétition des Gémeaux, du Cancer, du Lion, et quatre sont vides. On a remarqué que ces 12 signes zodiacaux conviennent mieux aux 12 faces du dodécaèdre qu'aux vingt faces de l'icosaèdre, et qu'ils ont été vraisemblablement prévus pour le premier, avant d'être adaptés au second.[4] L'icosaèdre en bronze creux, décrit par Perdrizet, date du temps de Ptolémée IV Philopator, vers l'an 200 av. J.C.; il porte sur chaque face, en plus des lettres (chiffres) indiquant la valeur du coup, un nom propre ou commun, qui en est l'appellation.[5] Selon cet auteur, le jeu de l'icosaèdre, d'origine grecque, aurait été inventé à Alexandrie au IIIe siècle av. J.C., à une époque où la géométrie y était intensément cultivée.[6]

---

[1] Perdrizet, Le jeu alexandrin de l'icosaèdre, Bull. Inst. arch. or., XXX, Mélanges Loret, 1 sq. ; liste, 2, No 1-13 ; les Nos 14 et 15 sont un dodécaèdre et un cube ; Chronique d'Egypte, No 10, 1930, 291. — L'icosaèdre publié par Perdrizet, pl., est en bronze.

[2] cf. ci-dessus. N'est pas compris dans les listes de Perdrizet et de Heinevetter.

[3] Boll, Sphera, 1903, 469, 470 ; Eisler, Weltenmantel und Himmelszelt, II, 701, No 5 ; Dornseiff (2), 1925, 151-2, n. 1. N'est pas compris dans les listes de Heinevetter et de Perdrizet.

[4] Eisler, II, 701, n. 5 : « Es bedarf keines Wortes, um einzusehen, dass hier aus Unverständnis oder um besonderer mantischer Zwecke wegen, das alte grosse Magisterium der pythagoreischen Dodekaeders auf einen Zwanzigflächner... so gut oder schlecht es ging, übertragen wurde. Denn wenn man auch an das alte, zwanzigbuchstabige Alphabet denken wollte, geht die Sache dann noch mit den Tierkreiszeichen nicht mehr aus » ; Dornseiff (2), 1925, 152.

[5] Perdrizet étudie la signification de ces noms, 5 sq. ; pour celui de la face 7, ΤΡΙΨΟΡΧΙC, cf. l'interprétation de H. Seyrig, De Tripsorchi, Mélanges Maspero, II, 1, 1934, 71. Certaines de ces appellations correspondent à celles du jeu des dés et des osselets.

[6] Perdrizet, 14 ; 12, remarque que l'Onomastikon de Pollux ne mentionne pas le jeu de l'icosaèdre, car cet auteur ne s'intéresse pas aux jeux de son temps, mais seulement à ceux des auteurs classiques des Ve et IVe siècles ; cette lacune se comprendrait, dit-il, puisque l'icosaèdre n'était pas encore inventé au Ve s. — Cf. ci-dessus. — Pour Heinevetter, 51, les icosaèdres qu'il décrit remontent au IIIe s. av. J.C.
Selon Perdrizet, on jouait avec ce seul dé à 20 faces, après avoir constitué une mise commune, un « pot », dont chacun retirait autant de chalques qu'indiquait le chiffre sur la face supérieure de l'icosaèdre qu'il avait jeté ; peut-être que certains coups, défavorables, exigeaient au contraire une nouvelle mise au pot.

On connaît aussi des dodécaèdres pour jeux, en matières diverses, avec ou sans lettres et chiffres, et Conze,[1] Saint-Venant,[2] Heinevetter,[3] Perdrizet,[4] Rivaud,[5] en ont signalé ; celui de Berlin, pour Heinevetter, daterait de la fin du IIe s. av. J.C.[6]

Les dodécaèdres ont pu servir à consulter le sort.[7] Reproduisant le dodécaèdre pythagoricien,[8] image de l'univers, ils sont comme lui[9] associés aux signes célestes et aux pratiques astrologiques. A leurs 12 faces correspondent les 12 signes du zodiaque — qui est figuré sur l'icosaèdre de Munich[10] — ; la division du ciel en 12 « lieux », « loci, τόποι, (δωδεκατόπος) ou « maisons », système qui se superpose au zodiaque, qui est universellement adopté, sauf peut-être par Ptolémée, et qui se maintient sans altération depuis le temps de Sextus Empiricus jusqu'au moyen âge et à la Renaissance;[11]

---

[1] Conze ; 1. trouvé à Gérone, Hübner 1, L ; II, suppl. n. 6246, 8. — 2. bronze, Atti. d. R. Instituto Veneto di Sc.e Lettere, ser. VI, t. IV. Disp. 9, p. 1407 (cf. Heinevetter, 58 ad. p. 51, étrusco-romain). — 3. Jahrb. d. Vreeins von Altertumsfreunden im Rheinlande, LII, 1876, 193 (Bonner Jahrbücher, LVII, 1876), Heinevetter, 58, ad. p. 51 (chiffré).

[2] Saint-Venant, 25 : 1. Brit. Mus., bronze. — 2. musée de Châlon-sur-Saône, bronze. — 3. musée de Dijon, ivoire. — 4. « d'autres dans la collection Courtot, à Paris, etc. ». I-XII en chiffres romains.

[3] Heinevetter, 51 : I. No 9, d'Antioche à Berlin, pierre rouge, avec lettres grecques. — 2. Annales du Verein für nassauische Altertumskunde, XV, 1879, 393, bronze, sans marques, époque romaine. — 3. Bonner Jahrbücher, LVII , 193 (ci-dessus, Conze, l.c.). — 58 ad. p. 51, exemplaire de Blanchet, Paris, Michon, Bull. Soc. Ant. France, 1906, 158, avec lettres grecques, haut. 20 mm.

[4] Perdrizet, 4, No 14, Louvre, pl. II, 14, pierre noire., haut. 20 mm.

[5] Rivaud, Platon, Oeuvres complètes, X, Timée, 1925, 82 : « On voit encore, dans divers musées, des dodécaères réguliers (en pierre) d'origine étrusque ou celtique, et qui remontent à une époque très ancienne ». Renvoie à Burnet, 284 ; R. Newbold, Archiv., 19, 204. — Autres mentions: Saint-Michel, 100, 102, 103, 113.

[6] Heinevetter, 51, No 9 (d'Antioche).

[7] Heinevetter, 51, se demande quelle était la destination de ces polyèdres, icosaèdres et dodécaèdres : « Dass sie in einem Orakeldienst Verwendung gefunden haben könnten, ist kaum anzunehmen. Aber warscheinlich ist es, dass diese zwanzigseitigen Würfel in einem bestimmten Spiele gebraucht wurden. Was das Berliner Dodekaeder betrifft, so ist seine Verwendnug noch zweifelhafter. Vielleicht ist dieses Dodekaeder zum Orakeldienst vervendet worden ». — Dornseiff (2), 1925, 151, 152, croit à leur rôle divinatoire, « Loswurfel », « Losdodekaeder ».

[8] Dornseiff, 152, n. 3.

[9] cf. plus haut, le dodécaèdre pythagoricien et platonicien et ses correspondances célestes.

[10] cf. ci-dessus.

[11] Bouché-Leclercq, L'astrologie grecque, 1899, 280.

en 12 ἄθλα (travaux) ou « sortes » (sorts) ; procédés qui permettent, par l'horoscope, de donner les pronostics de la destinée humaine, de prédire la chance, la fortune de chacun.[1]

Des tables, divisées en compartiments, servaient à ces jeux. Une mosaïque de Tébessa en offre une ;[2] alors qu'elle était complète, sa bordure était partagée en 12 cases, correspondant sans doute aux 12 « loci », contenant chacune une figure d'animal ; dans la partie centrale, on voit un navire et l'inscription « Fortuna redux », qui indique un coup heureux ; plus bas, sur le rivage, des hommes debout, l'un est un athlète vainqueur, tenant une palme (Marcellus), et des animaux. Chaque figure est accompagnée d'un chiffre, et ceux-ci, qui ne se suivent pas, ne sont pas des numéros d'ordre ; en trois endroits, l'inscription « curis », et « curis XI ». On connaît d'autres mosaïques de jeux, avec 12 lettres-chiffres.[3]

Des listes donnent les réponses aux questions que l'on posait, et ces réponses sont aussi parfois groupées par

---

[1] ibid., 256, Le zodiaque considéré comme le cercle de la géniture ; 257, I, Le cycle des lieux ; 288, II. Cycles divers. Système des sorts. — Ibid., 280, fig. 31. Les douze lieux, système égyptien ; 281, fig. 32, Le système des douze lieux, tracé restangulaire ; 297, fig. 38, Cycle des ἄθλα .Les « sorts » de Manilius. — Boll-Bezold, Sternglaube und Sterndeutung (3), 1926, 63-4, fig. 3. Voici la signification oraculaire de ces 12 lieux, que nous retrouvons dans le jeu moderne du dodécaèdre (cf. plus loin) :
Bouché-Leclercq, fig. 32 : I. Horoscope, *Vita*, soit la vie, le fondement de toute la géniture ». II. *Lucrum ;* III. *Fratres ;* IV. *Parentes ;* V. *Filii ;* VI. *Valitudo ;* VII. *Nuptiae ;* VIII. *Mors ;* IX. *Peregrinationes ;* X. *Honores ;* XI, *Amici ;* XII. *Inimici.* — Fig. 38, le cycle des ἄθλα selon Manilius, III, 96-159, avec quelques différences : I. *La Fortune,* au sens usuel du mot, c'est-à-dire de l'avoir ; II. *La milice* et les *voyages ;* III. *Les affaires* civiles ; IV. le métier *d'avocat ;* V. *Le mariage* et autres associations affectueuses ; VI. *La richesse* en acquêts ; VII, *les périls ;* VIII. La noblesse, *la réputation,* etc.; IX. *L'éducation* des enfants ; X. *L'action,* l'autorité ; XI. La *santé,* la maladie ; XII. La réalisation ou faillite des *souhaits.* — Au moyen âge, ces diverses possibilités ont été résumées en deux vers :

Vita lucrum fratres genitor nati valetudo
Uxor mors pietas regnum benefactaque carcer.

Boll-Bezold, 62.

[2] Héron de Villefosse, Recueil de Constantine, XXIV, 1886-7, 240, pl. III ; Bull. Soc. Nat. ant. de France, 1886, 265, 268 ; Rev. de l'Afrique française, VI, 1887, 388, pl. III ; DA, s.v. Lusoria tabula, 1404-5, fig. 4678.

[3] ex. Palestine, village de Hosn, au-delà du Jourdain, rosace de 1 m. 20 de diamètre ; les lettres correspondent aux dizaines 60, 70, 80, 90, 100, 120, 130, 140, 150, 160, 170 ; le chiffre 110 manque. Cagnat rapproche cette table du jeu de marelle circulaire ; Bull. Soc. Nat. ant. de France, l.c.

séries de 12.[1] Celles de l'égyptien Astrampsychos, se réfère, notons-le, à Pythagore.[2] Bien que certaines soient tardives, elle continuent assurément une pratique divinatoire, où le dodécaèdre, avec ses 12 faces, pouvait être employé comme dé, dont le chiffre obtenu correspondait à celui de la table et de la liste.[3]

Les jeux de hasard sont souvent empreints de symbolisme et de mysticisme. La πεττὰ πεντέγραμμα les πέντε γραμμαί ,[4] les πέντε λίθα ,[5] les « duodecim scripta »,[6] évoquent les nombres sacrés 5 et 12, et, dans l'un, la 12, et, dans l'un, la ligne du milieu s'appelle la « ligne ligne du milieu s'appelle la «ligne sacrée»,ἱερὰ γραμμή .[7]

---

[1] L'épigraphie a conservé plusieurs de ces listes cléromantiques. Heinevetter, 1 sq. No 1-27 ; 27 sq. (divers lieux d'Asie Mineure) ; 32 (à Boura, en Achaie, oracle d'Héraklès, par astragalomantie), 40 ; Dornseiff, (2), 1925, 151, n. 3, réf. ; G. Wickram, Losbuch, Georg Wickrams Werke, IV B., éd. Bolte, Tubingue, in 230ste Publication des Litterarischen Vereins in Stuttgart, 278, réf. ; DA, Divinatio, 301, n. 132, réf. ; — Heinevetter, 52 : « Wir kennen nähmlich, allerdings aus späterer Zeit, Orakel, bei denen die Erlösung eines von je 12 Orakelsprüchen nötig war. Es sind die von Winnefeld (Bonn, 1887) herausgegeben Sortes Sangallenses, eine Sammlung von Orakelsprüchen die in Abschnitte von je 12 Sprüchen geteilt waren »... Diese Orakel sind wie die kleinasiatschen Würfelorakel ins 2 Jahrh. n. Chr. zu setzen, vielleicht noch weiter herab. Noch in späten christlichen Jahrhunderten war Orakelgewinnung mit Würfeln gebrauchlich ».

[2] Hercher, Jahresber. d. kgl. Joachimstalschem Gymnasium, Berlin, 1863 : « Astrampsychi oraculorum decades CIII » ; Wickram, 281 : cet écrit date des VI ou VIIe s. apr. J.C. mais peut remonter à une composition antérieure.

[3] Bouché-Leclercq, 299 : « Le système des κλῆροι « lots » ou « sorts » est un ensemble dont le « sort » de la Fortune » n'est qu'un débris. Il consiste, étant donné la position d'une planète, soit considérée isolément, soit par rapport à une autre, à s'en servir comme d'un dé qu'on jette sur le cercle et qui va rouler à une autre place. Les dieux jouent à cache-cache avec les mortels, et c'est le comble de l'art que de leur arracher leur secret ».

[4] Pollux, Onomasticon, V : 98 . — DA, Latrunculi, 992, Pente grammai ; Pauly-Wissowa, XII, 1870 ; III, A 1769 ; Deonna. Exploration arch. de Délos, XVIII, Le mobilier délien, 1938, 333, fig. 424 ; 337 (plusieurs ex.) ; Amer . Journal of. arch., XXXVII, 1935, 563, fig. 8, 564 (Corinthe). — Cf. Eisler, II, 700, n. 7 : « Vgl. die zweifellos hermetische Tradition von dem astronomischen πεσσευτήριον der Aegypter-warscheinlich identisch mit der πεντέγραμμος πεσσά (Lobeck zum Phrynichos 413) — auf dem Hermes mit Selene gespielt und ihr 5 Tage (die Jahresepagomenen) abgewonnen haben soll, cf; Eustathiosp. 1397 ».

[5] DA, s.v. Pente Litha. Jeu de 5 cailloux jetés en l'air et reçus sur le dos de la main. Cf. : Aristophane, πεντελιθίζειν

[6] DA, s.v. Duodecim scripta, ludus duodecim scriptorum ; Deonna, Mobilier délien, 336, No 2515, fig. 423 (table de jeu, trois rangs de 12 cercles, dont 6 à droite et 6 à gauche, que sépare un cercle dans un carré) ; — Saint-Venant, 25, n. 1, en rapproche les dodécaèdres : « L'un de ces jeux portait le nom de « duodecim scripta », et on s'accorde à peu près à y voir une sorte de trictrac, où l'habileté à marquer pouvait corriger le hasard des dés : ces dés n'étaient-ils pas eux-même des dodécaèdres chiffrés, qui sont aussi des « duodecim scripta » ?

[7] Pollux, Onomasticon, V, 98 : DA, Latrunculi, 992 :

De nombreux indices permettent donc de penser que les dodécaèdres antiques ont été les instruments, non seulement d'un simple jeu, mais d'un jeu divinatoire. Rappellera-t-on que les Pythagoriciens, et déjà leur maître, sont épris de procédés mantiques,[1] et supposera-t-on que le dodécaèdre, image du monde, a été de bonne heure utilisé à ces fins ?[2]

Les renseignements que les anciens ont laissés de leurs jeux de hasard ne sont pas suffisants pour en préciser la pratique exacte,[3] et, par suite, celle du dodécaèdre. Mais ce polyèdre a eu ce rôle au moyen âge et à la Renaissance, et cette documentation, bien qu'ultérieure, peut éclairer le passé, même suggérer une survivance. Malgré les condamnations réitérées de l'Eglise,[4] les jeux de hasard, en particulier celui des dés,[5]sont partout en faveur, et souvent pour connaître le sort, par des questions et des réponses, selon des procédés divers, dont beaucoup sont fondés sur l'astrologie. G. Wickram a dressé une liste de ces livres de sorts,[6] depuis les débuts du christianisme, et a montré leur filiation avec des méthodes oraculaires analogues de l'antiquité.[7] Notons que

---

[1] Méautis, Recherches sur le pythagorisme, 1922, 30 ; Carcopino, La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure, 260, n. 5, réf.

[2] Cf. Eisler, II, 701 ; à propos d'Héraclite et de Αἰὼν πεττεύων, du Temps qui joue aux dames (ci-dessus) : « Wie sich Heraklit dieses kosmische « Würfel »-orakel der Gottheit vorgestellt hat, lässt sich leicht aus altpythagoreischen Vorstellungen erschliessen. Das Würfelspiel der Menschen, deren Tun gegen die ψήφων παιδία der Gottheit kindisch ist, wie das Kind gegen den Mann, kommt wegen seiner geringen Augenzahl für einen Alphabetzauber nicht in Betracht. Es genügt jedoch sich daran zu erinnern, dass den Pythagoreern die Gottheit Chronos-Ananké als σφαῖρα τοῦ περιέχοντος galt, dass sie aber dieses πῦρ περιέχον- eine Vorstellung die sich Heraklit gewiss nicht entgehen hat lassen — zuweilen als Dodekaeder bezeichneten, um einzusehen, dass sich der Ephesier jenen Zwolfflächner nach Analogie eines schönen astrologischen Orakelspielzeug im Münchener Münzkabinett mit dem zweimal zwölf Buchstaben des Alphabets beschrieben, von Zeit und Notwendigkeit in rollender Bewegung erhalten dachte. »

[3] Pollux, Onomasticon, V, 94 sq. ; DA, s.v. Talus, 39.

[4] Wickram, V, 283, 309, 335, 338 ; Chabaneau, 268, n. 2 ; Semrau, 21.

[5] F. Semrau, Würfel und Würfelspiel im alten Frankreich, 23e Beiheft, Zeitschr. f. romanische Philologie, Halle, 1910.

[6] G. Wickram, Losbuch. — in Georg Wickrams Werke, IV B. éd. Bolte, Tubingue, 1903, 230ste Publication des Litterarischen Vereins in Stuttgart, 276 sq. « Zur Geschichte der Losbücher ».

[7] Wickram, V.

l'un d'eux, du XIIIe s., se réfère à Pythagore, « Prenostica Pithagorice consideracionis ».[1]

Del Rio, dans ses « Disquisitionum magicarum libri sex »,[2] énumère et condamne comme illicites[3] les jeux divinatoires que l'on pratique par les dés, les osselets, les pions, etc., « quae bacillis, talis, oscillis, pilulis, aut tabellis inscriptis, in altum vel in urna conjiciebantur ». Celui du dodécaèdre est l'un d'eux.

« La septième espèce de sort est le Jeu, qui se voit décrit dans le Dodécaèdre ; item celuy que l'on nomme le Jeu des Bergers, tous deux pernicieux et pratiqués de plusieurs avec grand détriment, tant en la France qu'en Germanie, pour avoir cognoissance des mariages futurs, des richesses, des dignitez, des enfans, et choses semblables ».[4] Le Jeu des Pasteurs, dit P. de l'Ancre,[5] était un « sort décrit dans le Dodécaèdre pour avoir connoissance des mariages futurs, des dignitez, des enfants et choses semblables ».

La première édition de l'ouvrage intitulé « Le Plaisant Jeu du Dodechedron de Fortune, non moins récréatif que subtil et ingénieux », date de 1556, comprenant 144 demandes et 144 réponses ; elle est suivie de plusieurs autres, remaniées et augmentées.[6] Les initiales

---

[1] ibid., 299, n. 3, réf.

[2] La première édition a paru à Louvain en 1599 ; selon Graesse, elle aurait été précédée par celle de Mayence, en 1593, ce que Brunet conteste, Manuel du libraire (5), II, 1861, 579. Cet ouvrage a été souvent réimprimé et traduit ; la dernière édition est de 1747, Venise.

[3] livr. IV, sect. I, CIII, «De sortibus illicitis ».

[4] Delrio, Les controverses et recherches magiques, trad. Du Chesne, Paris, 1611, 603 ; éd. Lyon, 1612, 253 : « Septem loco venit Ludus qui describitur in Δωδεκαέδρω , et alter quem vocant Ludum Pastorum, qui duo noxie per Franciam et Germaniam multi solemnes ad cognitionem matrimonii, futuri, opum, dignitatum, liberorum, etc. » — Remarquer que ce jeu est surtout répandu en France et en Germanie, qui sont précisément les régions d'où proviennent les dodécaèdres gallo-romains perlés.

[5] P. de l'Ancre, L'incrédulité et mescreance du sortilège plainement convaincue, Paris, 1622, 152 ; P.L. Jacob, Curiosités des sciences ocultes, 1904, 315.

[6] Brunet, Manuel du libraire (5), III, 1862, 1680 : « Le Dodechedron de Fortune, livre non moins plaisant et récréatif que subtil et ingénieux entre tous les jeux et passe-temps de fortune, autrefois composé par Jan de Meun pour le roi Charles V et mis en lumière par F.G.L. », Paris, 1556 (François

de l'auteur, F. G. L. sont celles de François Gruget, auquel on attribue d'autres études de même nature ;[1] il a, dit-il, apporté à ce jeu quelques modifications pour en rendre la compréhension et la pratique plus aisée.[2] A l'en croire, toutefois, l'inventeur en serait Jean de Meun, « excellent Poëte François, du temps du Roy Charles le Quint »,[3] le continuateur, vers 1277, du « Roman de la Rose » de Guillaume de Lorris. Jean de Meun est un auteur fort savant, qui a compilé maint auteur ancien ; il connaît Platon, du moins par l'intermédiaire de Chalcidius, philosophe platonicien du IIIe s. apr. J.C., auteur d'un commentaire sur le Timée de Platon, qui mentionne

---

Gruget). — Réimpressions : Paris, Rob. Le Magnien, 1560 : « Le plaisant jeu du Dodechederon » ; Lyon, 1576 (« renouvellé et changé de sa première édition »); Paris, Nic. Bonfons, 1577 (« renouvellé et changé de sa première édition ») ; Lyon, Jean Hughetan, 1581; Paris, Robinet, 1615 (« Le Dodechedron de Fortune,... composé par feu M. Jean de Meun, du règne du roy Charles V le Quint, et de nouveau mis en meilleur ordre par F.G.L.) » — Traduction anglaise, par W.B. Knight, Londres, 1618. — Cf. Catalogue de la Bibliothèque Nationale, Paris, aux noms Jean de Meung, Fr. Gruget. — Wickram, 302, mentionne une édition de Lyon, Hughetan, 1580, erreur pour celle de 1581. — Nous avons consulté l'édition de Lyon, Jean Hughetan, 1581 (« renouvellé et changé de sa première édition »), d'après l'exemplaire de la Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel, No 36595. — Sur cet ouvrage, cf. Wickram, 302 ; Dornseiff (2), 1925, 152 ; L.L. Jacob, Curiosités des sciences occultes, 1904, 267. — Wickram, 302, n. 2, mentionne un ms., « Le jeu de fortune ou Duodecedron, fait pour Charles V par Jean de Mehin (« um 1500 »). « Entre tous les livres de jeu de fortune... » ; G. Paris, Hist. litt. de la France, 28, 431 ; Paris, Ms franç. 1624.

[1] F. Gruget, La première partie du recueil des prophéties et révélations tant anciennes que modernes laquelle contient un sommaire des révélations de saincte Brigitte, etc., Paris, 1561, 1611. — Fils de Claude Gruget, qui a publié des traductions de livres de jeux. Brunet, Manuel du libraire (5), II, 1861 : « Damiano portugese. Questo libro a da imparare giocare a scacchi e delle partite. Rome, 1512, et d'autres éditions. Traduction : « Le plaisant jeu des échecs, renouvellé avec instruction pour facilement l'apprendre et le bien jouer, nagueres traduit de l'italien en françois par feu Claude Gruget, parisien, Paris, 1560 ; trad. anglaise, 1562.

[2] Ed. 1581 : « Mais pource que j'ay receu plaintes d'aucuns, que ce jeu, selon sa première édition, estoit trop difficile, et fascheux à comprendre, tant pour l'obscurité de la table que des chiffres et divers nombres, mal aisez à retenir, qui leur causoit à rencontrer le plus souvent une response étrange, et mal convenable à leur demande enquise, tellement qu'ilz se degoustoyent du Livre, se voyant frustez du plaisir qu'ils esperoyent en recueillir : Cela m'a esmeu de le changer et renouveller en autre forme plus agréable et facile ».

[3] Ed. 1581 : « Advertissement au lecteur : « Entre tous les jeux et passe temps de fortune, dont j'ay eu cognoissance, cestuy que jadis composa feu maistre Jean de Meun, excellent Poëte François, du temps du Roy Charles le Quint, est à mon jugement le plus subtil et artificiel.., » ; ibid., « Au lecteur sonnet » :

« A Jean de Meun pour ceste invention
On donne l'os d'éternelle memoire :
Mais le Lochois n'est pas moins digne de gloire,
Qui nous en faict avoir fruition ».

Le Lochois est François Gruget lui même, de Loches, (F.G.L.)

le monde sphérique et le dodécaèdre de l'univers ;[1] il a écrit des ouvrages d'alchimie.[2] L'attribution du « Plaisant Jeu du Dodechedron de Fortune » lui est toutefois contestée, car, mort avant 1306, il ne saurait avoir présenté cet ouvrage à Charles le Quint (Charles V), monté sur le trône en 1364, ou même, s'il s'agissait d'une faute d'impression, à Charles IV, qui a commencé à régner en 1322.[3] Cependant la première édition par François Gruget en 1556 paraît bien s'inspirer de prototypes antérieurs. Wickram mentionne un manuscrit du XIVe s. : « Dodechedron ou manière de deviner par les douze signes du zodiaque, en provençal »,[4] et suppose que le « Plaisant jeu » peut avoir recouru au livre des sorts d'Alfhadel, de Morenga, traduit de l'arabe par Gerardus de Crémone (mort en 1187), qui comporte 144 questions sous les signes du zodiaque, et 12 réponses pour chaque question.[5]

Dans son « Advertissement au lecteur » et dans sa Préface, François Gruget présente ce jeu comme un simple divertissement ; énumérant divers moyens divinatoires, il blâme l'homme présomptueux qui croit pouvoir connaître les desseins de Dieu, et

---

[1] Ci-dessus. — G. Lanson, Hist. de la litt. française, 1895, 126 et n. 1 ; « Il cite, traduit ou imite Platon... c'est-à-dire la traduction du Timée par Chalcidius ». — Chalcidius, éd. Paris, 1520, 1563, etc.

[2] « Le miroir d'alchimie par Jehan de Mehun, la table d'émeraude d'Hermès et le commentaire d'Hortulain sur la dite table, etc. » ; Brunet (5), III, 1862, 1679. Mais on lui a attribué à tort les « Remontrances ou la complainte de nature à l'alchimiste errant », imprimées à la suite du Roman de la Rose dans plusieurs éditions, ouvrage qui pourrait avoir été écrit vers 1520 par un anonyme qui le dédia à François I, ibid.

[3] Edition Méon, du Roman de la Rose, 1814, avertissement : « l'éditeur d'un ouvrage qui a pour titre le Dodechedron de Fortune, a annoncé que Jean de Meun l'avoit présenté à ce prince. Cette opinion se trouve réfutée parce que j'ai dit ci-dessus de sa naissance, puisqu'il faudrait supposer qu'il auroit vécu près de cent vingt ans. En admettant que Jean de Meun soit auteur de cet ouvrage (ce dont je doute), et qu'il l'ait préenté à un roi Charles, je serois obligé de croire que ce serait Charles IV, qui a commencé de régner en 1322, et que le manuscrit portait Charles le Quart, qui, étant mal écrit, aurait été lu Charles le Quint par l'éditeur de cet ouvrage : dans cette hypothèse, Jean de Meun seroit encore septuagénaire... » cf. 302 ; Dornseiff (2), 1925, 152.

[4] Wickram, 302 , n. 4. — Paris Ms fr, 14771.

[5] Wickram, 288, 293, 300, 302.

« Qu'il peut avoir par art (ou mieux outre cuidance)
Des choses à venir parfaite cognoissance »[1]

Il tient sans doute, par ces affirmations réitérées, à prévenir les accusations dont Del Rio s'est fait le porte-parole. Malgré tout, avoue-t-il :

« Je ne veux toutesfois tellement mépriser
Les sorts, que l'on n'en puisse aucune fois user. »

Tout l'ouvrage, en effet, est fondé sur l'astrologie « judiciaire », principe qu'il attribue à son prétendu précurseur Jean de Meun.[2] Il décrit l'univers,[3] les vertus de tout ce qu'il contient, et il en déduit les données directrices de son jeu.[4] Elles déterminent des tables et des

---

[1] Advertissement au lecteur : « Que si aucun y prend plaisir, il n'en doit point abuser ne en espérer aucune certitude. Car l'intention de l'autheur n'a esté sinon pour donner plaisir et passe-temps, comme par la préface subséquente on pourra plus amplement apercevoir ».
Préface : tout ce que je prétends
En ce livre joyeux ce n'est que passe-temps :
C'est pour donner plaisir et récréation,
Et croyez que l'autheur n'a autre intention.
C'est un jeu de fortune, où l'on ne peut mesprendre :
Aussi rien de certain on n'en doit point attendre ».

[2] Advertissement au lecteur : « Lequel y procède selon les règles, et démonstrations de l'astrologie judiciaire, observant ses effectz et proprietez assignées aux douze maisons du ciel, faisant ses demandes et responses tant bien à propos suyvant icelle, que rien n'y est à désirer ». — L'astrologie « judiciaire » ou astrologie proprement dite, veut prévoir la destinée et les chances de l'homme, par opposition à l'astrologie naturelle, météorologique.

[3] Faut penser que ce monde en discordans accors,
Touiours se perpétue, et dans ses créatures,
Se trouvent en effect de diverses natures :
Mais douze i'en cognois qui d'estrange substance,
Desmontrent bien en avoir merveilleuse puissance.
Les quatre angles du ciel, et les quatre élémens
Sur nature et fortune ont divers mouvements.
Ie voy que les esprits tiennent leur région,
Ie voy qu'en l'air se faict diverse impression,
Par gresle, pluye, et vent, par tonnerre, et tempeste,
Ie voy l'homme excellent dessus toute autre beste,
Je voy que maint prophète, et que mainte Sibylle,
Des choses à venir si autrement babille.
Ie voy que les oiseaux, les bestes et poissons,
Que les herbes des champs, les arbres et buissons,
Les pierres, et métaux ont si grande puissance,
Que nul n'en peut iuger s'il n'en a cognoissance ».

[4] « Or de chacun i'ay pris douze des plus insignes,
Pour mieux les accorder avec les douze signes,
Et les douze maisons qui le ciel environnent,
Et qui d'heur et malheur la cognoissance donnent.
Ce nombre est tant parfait, que i'ay par sa semblance,
Disposé de ce ieu la forme et ordonnance ;
Car en douze maisons i'ay voulu diviser
Toutes les questions qui i'ay peu adviser
Conformes aux effets et propriétez grandes
Des célestes maisons par forme de demandes :

listes de demandes qu'on adressera au sort, et de réponses qu'on en obtiendra.

La première liste est la « description des 12 maisons » du ciel, avec les quatre angles, où s'inscrivent toutes les possibilités de chance de la vie humaine ; elle comprend 12 questions pour chaque maison, chacune d'elle ayant une numérotation formée des 12 lettres *a-m*, en combinaisons variées. Le consultant choisira la question qui lui convient, en notant le chiffre et les lettres qui l'accompagnent. On reconnaît ici le système des 12 « loci » de l'astrologie antique qui, nous l'avons vu, s'est perpétué jusqu'à la Renaissance, avec les mêmes dénominations caractéristiques des sorts.[1]

Suivent deux tables commandées en haut par les signes du zodiaque et sur les flancs par les planètes. Chacune d'elle est divisée en « fenêtres », soit rectangles, au nombre de 12 par signe du zodiaque, dont un total de 144. Les compartiments de la première table renferment chacun une des combinaisons numériques que porte la question choisie dans la liste des « maisons », et un renvoi à la seconde table. (On lit par ex. dans la colonne

---

Dont chacune maison en a douze, et autant
Chacune demande ha de responses, partant
Qui voudra rechercher sa fortnne en ce livre,
Doit bien soigneusement ceste ordonnance ensuyvre. »

[1] Voici la liste de ces 12 maisons et de leurs propriétés, que l'on comparera aux schémas antiques cités plus haut.
1re maison, *L'angle d'Orient*, « qui à l'homme donne premier commencement - Tant de la vie qu'autrement - Et signifie à la personne - Tout ce que nature lui donne », etc. — 2e maison, *Succedente*, « représente - Les biens, richesses et fortunes », etc. — 3e maison, *La déesse*, « Laquelle sur frères s'adresse - Sur les sœurs, parens et cousins - Sur les voyages et voisins » etc. — 4e maison, *L'angle de la Terre*, « La quarte est l'angle de la terre - qui fait aux vieux pères la guerre - Sur leur vie et successions - Leurs maisons et possessions », etc. — 5e maison, *Bonne Fortune*, « L'autre maison faict bon visage - A ceux qui sont en mariage - Et déclare s'ils sont habilles - D'avoir enfans, ou fils, ou filles », etc. — 6e maison, *Mauvaise Fortune*, « La sixième est assez rude - Traicte d'exil et servitude - Si le corps est malade, ou sain », etc. — 7e maison, *Angle d'Occident*, « Ceste maison traite l'usage - De se soubz-mettre en mariage... », etc. — 8e maison, *Maison de Mort*, « La huitième maison du Ciel - Est plus amère que le fiel - Car rien ne traite que de mort », etc. — 9e maison, *Maison de Dieu*, « La neuvième selon les sages - Traicte des longs pélerinages - Et chemins de dévotion - Foy, Justice et Religion. Sapience et Philosophie. », etc. — 10e maison, *Le cœur du Ciel*, « elle prend son adresse - Sur la royale noblesse - Sur les Princes et grands seigneurs - Sur les offices et honneurs », etc. — 11e maison, *Le Bon Ange*... « Quand Jupiter y fait seiour - Il n'y manie que l'amour - Et d'une amye sans pitié - Fendra le cœur en amitié », etc. — 12e maison, *Maling Esprit*, « La dernière maison consomme - Toutes les misères de l'homme... ennemis... », etc.

verticale de la « Vierge », Bf, « Va à l'Aigle »). Les compartiments de la seconde table contiennent chacun, sous chaque signe zodiacal, un chiffre romain, et un nom de 12 sortes de « créatures » :[1] arbres, plantes, pierres, métaux, animaux, phénomènes météorologiques, étoiles, angles, devins, Sibylles. Enfin, une liste de 1728 réponses, groupées sous chacune de ces 144 rubriques, et de 12 par rubrique.

Partout, dans ce savant système, s'impose le chiffre 12, « tant parfait » rappelle l'auteur,[2] qui est aussi celui du Dodécaèdre, des sorts antiques,[3] des livres de sorts médiévaux.[4]

Comment obtenir par ces tables la réponse à la question posée ? Au moyen du dodécaèdre, dont chaque face porte un chiffre, de 1 à 12. Jean de Meun, dit François Gruget, « prend pour l'instrument de son jeu une figure Géométrale appellée Dodechedron, fort propre et convenable à son dessein. Cette figure a esté estimée par les anciens la plus excellente et parfaicte de toute la Géométrie, tellement qu'ils l'ont accomparée à ceste grande machine du Ciel, la circonférence duquel soutient douze signes, et douze Maisons, et est divisée en 360 degrez, aussi le Dodechedron contient douze faces pentagones... »[5]

---

[1] Advertissement au lecteur : « une espèce particulière des douze sortes de créatures dont la perfection de ce monde est la plus enrichie et décorée, et sont divisées en douze colonnes, dont les trois premières sont dédiées aux esprits, substances, et impressions célestes. Les autres neuf, aux terrestres, comme les hommes, femmes, oiseaux, animaux, poissons, arbres, herbes, pierres et métaux, et chacun d'icelles gouverne douze responses totalement diverses... »

[2] Préface.

[3] cf. plus haut.

[4] Alfhadel, questions groupées sous les 12 signes du zodiaque, Wickram, 300 ; cf. ci-dessus. — Sorts des apôtres, « Sortes apostolorum », connus depuis le Xe s., mais remontant plus haut, ibid., 282 sq. ; appelés aussi « sorts des saints ». Chabaneau, Les sorts des apôtres, Rev. Langues romanes, 3e série, IV, 1880, 157, 264 sq. ; F. Rocquain, Les sorts des saints ou des apôtres, Bibl. Ecole des Chartes, t. 41, 1880, 457 ; Condamnés par l'Eglise dès 462 (concile de Vannes), et encore au XIVe s. (concile de Trèves, 1310), Bibl. Ecole des Chartes, XLI, 1880, 158 ; Semrau, 20, réf. — Le livre des 12 fils de Jacob, XIIIe s., peut-être à identifier avec les « Sortes duodecim tribuum » mentionnés au XIIe s., Wickram, 301, etc.

[5] Advertissement au lecteur.

C'est « un corps très parfaict à la forme du monde »;[1] « il a une secrette propriété incogneue, et il ne faut douter qu'en telles et semblables figures et caractères, les anciens n'aient trouvé de merveilleux secrets cachez ».[2] On peut, à défaut, utiliser deux dés cubiques simultanément, dont la somme des points donne aussi douze, mais le dodécaèdre doit leur être préféré, à cause de ses vertus mystiques.[3]

Comment donc procéder ? Rien de plus facile, dit l'auteur, car « si on faut à rencontrer response à propos, cela procèdera plutost du lecteur mal advisé que de la disposition du livre ». Toutefois il consent à nous guider, en donnant deux exemples.[4] Choisissons avec lui la question « Si seras riche par nature. Ou par art, ou par adventure ». Nous la trouvons dans la liste des « maisons », à la 2e maison, « Succedente », qui concerne les biens, les richesses, question V.[5] Notons les lettres qui l'accompagnent, bf. Reportons-nous à la première table : sous le signe de la Vierge, une « fenêtre » a les mêmes lettres bf, et l'indication « Va à l'Aigle ». « Nous jetons maintenant le dodécaèdre, qui donne le chiffre 4. Descendons la colonne de la Vierge, en partant du rectangle

---

[1] Préface :

« Or le Dodecedron est un dé fort étrange
Qui en douze façons diversement se change.
Et toutesfois il est trezain en tous endroits.
Quant il est bien formé, et ses poincts bien adroits,
Douze faces contient, et chacune cinq pointes,
En forme pentagone, et quand elles sont iointes,
Subtilement ensemble, et en figure ronde,
Font un corps très parfait à la forme du monde.
Car il a douze poincts, au lieu de douze signes,
Si on le subdivise en scalènes insignes,
Autant il en aura que l'entour spacieux
Peut avoir des degrez de la masse des cieux ».

[2] Advertissement au lecteur.

[3] ibid. : « en défaut d'iceluy, on se peut aider de deux dez communs : parce qu'en l'un et en l'autre y a le nombre de douze : et peuvent deux dez ramener autant de poincts, comme le Dodechedron : toutesfois ie desirerois qu'on eust le Dodechedron, s'il estoit possible : car outre qu'il est plus commode, il a une secrette propriete incogneuë..., etc. »

[4] Dans l'advertissement au lecteur, et dans la Préface.

[5] cf. la quadrature des 12 « loci » antiques, Bouché-Leclercq, L'astrologie grecque, 1899, 281, fig. 32 « Lucrum ».

bf, et en comptant 4 (soit bf, cf, df, ef) ; le dernier indique « Va au Papegay ». Nous cherchons maintenant le Papegay dans la seconde table, et le trouvons sous le signe de la Vierge, avec le chiffre LXV. Passons maintenant à la liste des réponses, No LXV, qui porte le nom du Papegay ; la 4e (chiffre du dodécaèdre) de ses 12 réponses nous dit :

« Tu auras un iour grande richesse
Par ton esprit et par finesse. »[1]

On le voit, rien n'est plus simple !

Il semble bien que ce « Plaisant Jeu du Dodechedron de Fortune » est l'héritier des « sortes » astrologiques de l'antiquité, qui utilisaient peut-être aussi ce polyèdre, et François Gruget se vante d'avoir retrouvé « les antiques débris de ce jeu de fortune » :

« Le temps, vieillard, en son antre reclus,
L'avoit caché, tant qu'on n'en parloit plus :
Mais malgré luy l'avons mis en lumière »[2]

On y retrouve la valeur mystique attribuée au dodécaèdre par les Pythagoriciens et les Platoniciens, image du Ciel. Et peut-être reconnaîtra-t-on, dans cette résurrection, qui met en vogue ce mode de divination, l'influence de l'étude scientifique des polyèdres et de leurs propriétés, à laquelle se livrent les savants de la Renaissance, tel Luca Pacioli, cité plus haut.

Peut-on rapprocher de ces dodécaèdres de jeux les dodécaèdres gallo-romains en bronze, ajourés et perlés,[3]

---

[1] P.L. Jacob, Curiosités des sciences occultes, 1904, 267, cite cet exemple et donne les 12 réponses de la liste du « Papegay », mais il se méprend sur la manière de procéder : « Dans le dodechedron, par exemple, qui se jouait avec un dodécaèdre ou dé à douze faces, tombant sur un tableau divisé en compartiments, dont chacun représentait un animal, une fleur, etc. »

[2] « Au lecteur, Sonnet, et A M. François Rasse, des Neux, chirurgien à Paris ».

[3] J'ai rapproché des dodécaèdres gallo-romains le « Plaisant jeu du dodécaèdre de Fortune », Rev. arch., 1917, I, que Dornseiff (2), 1925, 152, rapproche aussi des polyèdres antiques pour jeux. — Heinevetter, 58, ad., distingue nettement les uns et les autres : « Die im Arch. Anzeiger 1891, S. 193 und 1892, S. 25, sowie in der Westdeutschen Zeitsch. f. Gesch. und Kunst XI (1892), S. 204 sq. behandelten Dodekaeder, sind keine Würfel, sondern Messinstrumente ». Nous avons vu que cette destination de calibres à mesurer est à rejeter.

les uns et les autres ayant même signification cosmique ? Leurs dimensions sont à peu de chose près pareilles.[1] Ils en diffèrent par leur boules, leurs ouvertures circulaires, leurs cercles concentriques et ponctués, détails qui confirment leur sens céleste. Ils en diffèrent surtout par l'absence de marques numériques, argument invoqué pour leur refuser le rôle de dés à jouer.[2] Certains polyèdres, auxquels on ne saurait dénier cette destination, en sont cependant dépourvus : isocaèdre en cristal d'une tombe d'enfant, à Berlin,[3] dodécaèdre en bronze creux.[4] La numérotation pouvait être indiquée sur un accessoire,[5] une table de jeu,[6] et lancé, roulé sur elle, le dodécaèdre s'arrêtait sur l'une de ses cases.[7] Ou bien, suspendu au-dessus d'elle, ou sur tout autre objet qui s'y prêtait, il désignait par ses oscillations une lettre ou un chiffre.[8] Des listes oraculaires — nous en connaissons[9] —, donnaient les réponses correspondantes. Ce ne sont que des hypothèses, mais qu'autorise la très grande variété des procédés mantiques de l'antiquité où interviennent les dés.[10]

---

[1] Les icosaèdres décrits par Perdrizet, Bull. Inst. arch. or., XXX, 1930, 3. No 1 sq. mesurent : « 33, 34, 35, 40, 41, 45, 46, 50, 60, 65, 70, 73 mm. ; ceux décrits par Heinevetter, 21 : 7, 25, 30, 40, 48, 57, 60 mm. — Les dodécaèdres : Perdrizet, 4, No 14, 20 mm. ; Heinevetter, 58, 20 mm. — Saint-Venant, 25, mentionne des dodécaèdres « de moindre dimension (30 mm. environ, alors que notre plus petit en mesure 40.
Dimensions des dodécaèdres perlés et ajourés, variant de 40 à 85 mm. (valeur moyenne, 57 : 12 mm. ; Saint-Venant, 12, n. 2.

[2] Cf. Ci-dessus. — Un érudit a supposé que les ouvertures étaient bouchées par une matière de remplissage sur laquelle les chiffres étaient indiqués et qui aurait disparu, hypothèse peu vraisemblable. Saint-Venant, 27.

[3] cf. ci-dessus.

[4] Annales. Verein für nassauische Altertumskunde, XV, 1879, 393 ; Heinevetter, 51.

[5] Rappelons que, dans son hypothèse « bilboquet », Saint-Venant suppose au dodécaèdre une contre-partie, une tige graduée, 30, fig. 15.

[6] Cf. DA, s.v. Divinatio, 301 et n. 130 (τραπεζομαντία) ; Heinevetter, 40 (τηλία).

[7] cf. les cases numérotées de la mosaïque de Tébessa, plus haut.

[8] Dans la dactylomantie, un anneau suspendu à un fil venait frapper les parois d'un vase circulaire, placé sur une table, qui portait les 24 lettres de l'alphabet. DA. s.v. Divinatio, 301, n. 124, réf. ; Heinevetter, 56 ad. à p. 40 ; Dornseiff (2), 1925, 154.

[9] Cf. ci-dessus.

[10] Heinevetter, 33 : « Wir sehen also, wie verschiedenartig die Technik der einzelnen Würfelorakel war ». — Saint-Michel, 113, mentionne : au musée de